

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52) 5 FRS

BUREAU RUE DE LA METUVE

ON FAIT ÇOU QU'ON POU PO GÂGNIS' CROS



Allons, Mesdames et Messieurs c'est le vrai moment de prendre ses billets... il y a déjà belle et nombreuse société dans l'intérieur de la loge... les prix des places sont à la portée de tout le monde... encore un morceau de musique et l'on commence

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Fra^{co} par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :
La ligne fr. » 25
RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 »
On traite à forfait.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE

Ça devient gai.
Depuis une huitaine, c'est un déluge de soutanes et de tricornes. Il y a aussi des buses, et quelles buses ! Des monuments, mes enfants ! Des buses de l'âge de la pierre ! On ne peut faire deux pas dans la rue sans heurter le redondant bedon d'un chanoine ou d'un abbé aussi bien pansu que bien pensant. Tous les ménages catholiques sont criblés de pensionnaires ensoutanés. Les familles orthodoxes n'ont, d'ailleurs, pas été les seules à s'offrir pour recevoir « dans leur sein » les prêtres étrangers, et l'on raconte qu'une dame de Liège, bien que « pratiquant peu » aurait gracieusement déclaré au comité de logement qu'elle était en mesure de recevoir dix carmes. J'ignore la réponse faite à cette dame courageuse, mais j'aime à croire que sa bonne volonté ne restera pas sans effet.

Les petites conférences organisées à la Cathédrale n'ont pas précisément marché comme sur des roulettes. Quand le gros public, le public entrant à l'œil, a fait irruption dans la Cathédrale, il a trouvé la place prise par le *pschutt* dévot — qui avait payé, en beau louis d'or, le droit de se faire ramener dans le sentier de la religion par les meilleures bouches de l'Eglise. (Ceci n'est pas allusion aux banquets). Une jolie bagarre en est résultée et un célèbre architecte de Liège a même laissé, sur le champ de bataille, tous les boutons de ses habits — ceux de son pantalon exceptés, je m'empresse de le dire.

Cette idée de tarifier des conférences n'est pas, il faut le reconnaître, de celles qui feront remonter l'église catholique dans l'estime publique. Cette exhibition d'évêques moyennant finances, sent par trop l'exploitation des phénomènes, et en lisant que pour dix ou quinze francs, on pourra aller dans une église quelconque admirer Monseigneur un tel, dans l'exercice de ses fonctions, on croirait qu'il s'agit d'un veau à deux têtes, d'un sauvage mangeant des poulets vivants — ou, dans un genre plus relevé, d'un fort ténor en représentation.

Si c'est cela qu'on appelle propager la foi, je suis certain que M. Senn, l'intelligent directeur de l'*Eden-Théâtre* de Liège, sera heureux de « faire avec ».

Rien ne dit d'ailleurs que son offre serait refusée. Pour les organisateurs du congrès, il ne doit pas y avoir de petits profits, et un Senn de plus fait toujours plaisir.

Un grand nombre délibéraux — probablement jeunes et ardents — m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander si, à mon avis, une contre-manifestation ne serait pas nécessaire pour prouver que Liège est toujours « le boulevard du libéralisme ».

Puisqu'on veut bien me consulter, je n'hésite pas à conseiller l'abstention. Le libéralisme — le vrai — consiste à laisser chacun libre de se livrer aux exercices qui lui plaisent. C'est le cas ici : Les catholiques veulent processionner ? Eh bien, mon Dieu, qu'ils processionnent si ça les amuse. Je ne vois pas pourquoi on irait les contrarier pour si peu.

D'ailleurs, il y aura un peu de plaisir pour tout le monde. Non seulement on pourra contempler, réunis en un seul groupe, les remarquables spécimens des clergés belge, français et allemand, mais nous pourrions voir mieux encore. En effet, la *Gazette de Liège* annonce des députations de la *Sainte famille* allemande et de la même *Sainte famille* flamande.

La *sainte famille*, modestement liégeoise, est déjà remarquable ; mais les saintes familles allemande et flamande, ça doit être splendide.

Ous qu'est mon crayon que j'les dessine.
CLAPETTE.

LA PETITE MUSE

LA PRIÈRE DU TZAR.

Le tzar priait dans sa chapelle :
— O Seigneur Jésus ! disait-il,
Ma pauvre existence mortelle
Ne tient, hélas ! qu'au bout d'un fil.

Tous mes jours sont des jours de pluie,
Seigneur, tout bien considéré,
Je suis un monsieur qui s'ennuie,
Un être absolument navré.

O Seigneur Jésus ! c'est indigne
D'être ainsi troublé tous les jours.
Heureux les pêcheurs à la ligne !
Trois fois heureux les montreurs d'ours !

J'échangerai mon diadème
Contre un petit champ de navets ;
Mais il faut rester tzar quand même,
Et le métier est bien mauvais !

Seigneur ! donnez-moi du courage !
J'habite un véritable enfer :
Pour peu que je parte en voyage,
On mine le chemin de fer !

Délivrez-moi des nihilistes
Qui, prêts à tout événement,
Conspirent avec les chimistes
Pour m'occire brutalement !

Je crois m'asseoir dans une tombe,
Toutes les fois que je m'assieds ;
Je sens remuer une bombe
Partout où je pose les pieds.

Ma race est-elle donc maudite ?
Qu'aviez-vous besoin, ô savants !
De découvrir la dynamite
Hostile aux empereurs vivants ?

Seigneur Jésus ! les bombes cuites
Pleuvent sur nous de toutes part !
Et qui donc peut prévoir les suites
De cet orage de pétards ?

Or, pendant que dans sa chapelle
Priaient ce pauvre souverain,
Une bombe (nouveau modèle)
Germaut au fond d'un souterrain.

CLOVIS HUGUES.

CONGRESSONS !

Mardi soir, ont commencé les festivités du Congrès eucharistique. La réjouissance d'ouverture consistait en un salut avec sermon et orchestre.

L'église St-Martin était bondée. On s'entassait les uns sur les autres, avec une conviction touchante. Aussi régnait-il dans l'édifice une atmosphère absolument irrespirable. Tous les fidèles suaient à faire pitié.

Dans la crainte — justifiée — de devoir rester plantés sur leurs jambes, beaucoup de gens prudents étaient venus avec leur chaise.

A la sortie, on voyait au-dessus des têtes, quantité de ces meubles que les porteurs soutenaient à bras tendus !...

Le coup d'œil était pittoresque.

C'est le coadjuteur de l'archevêque de Cambrai, qui a distribué aux transpirateurs le pain de la parole divine. Ce pain, hâtons-nous de le dire, était assez lourd et par la température qui sévissait, il n'était pas de digestion facile.

Mgr de Lydda a l'éloquence plus solide qu'agréable. La *Gazette* elle-même le constate, en disant : «..... il est plus soucieux de conquérir les âmes par l'exposé complet et précis de la vérité, que de séduire les

imaginations par des développements purement oratoires. » A bon teneur, salut !

L'opération du *déjournement* s'est prolongée pendant une heure. Ouf !...

Ce qu'on s'épongeait !
Pour faciliter la digestion du morceau substantiel que l'on a fait avaler aux ouailles ruisselantes, il fallait bien un peu de musique.

Le programme ne portait qu'un numéro, mais un grand numéro : le *Lauda Sion* de Mendelssohn.

Nous avouons n'être pas très ferrés sur la musique sacrée. Aussi ce *Lauda Sion*, tant vanté, nous a laissé une désillusion complète. La partie instrumentale marchait de façon convenable, mais les voix étaient insuffisantes.

Bref, quand la dernière note s'est fait entendre, on n'était pas fâché !...

On allait enfin respirer !...

A 9 1/2 heures, l'évacuation du temple a commencé lentement. Il soufflait au dehors une brise très forte qui mettait tout le monde dans une joie ! ! !

Nous avons vu défiler des centaines d'oings. Les français se reconnaissaient à leur allure gaillarde qui contraste singulièrement avec la dégaine cafarde de la plupart de nos pasteurs. Nous n'avons pas eu la chance d'entrevoir le tonsuré nègre. Nous, tristes, pas voir bon père noir !

LARBOUYAT.

P.-S. — C'est avec regret que nous devons renoncer à publier le compte-rendu des autres cérémonies du Congrès. Le Comité a sans doute oublié de nous faire parvenir une carte d'invitation, et, malgré tout notre désir de renseigner nos lecteurs, il nous est absolument trop pénible de casquer 10 francs.

A Coups de Fronde.

Dans le monde des canotiers, on a qualifié sévèrement l'attitude du *Journal de Liège*, au sujet des régates. La partialité du *Journal*, lorsqu'il a dû parler des courses où le *Sport* et l'*Union nautique* se sont trouvés en lutte, les insinuations malveillantes à l'égard de cette dernière société, ont révolté tous ceux qui savent comment les choses se sont passées.

Le *Journal* oublie probablement que lorsqu'il publie un compte-rendu dans un journal, le rédacteur doit tenir à renseigner exactement ses lecteurs, plutôt qu'à être agréable à ses parents et amis.

L'Administration communale fait annoncer que des cours de dessins, pour dames, sont institués à l'Académie des beaux-arts.

Nous espérons que les élèves de l'Académie ne nourriront pas de mauvais desseins à l'égard de leurs nouvelles condisciples ; quant aux dames, nous croyons qu'elles seront rarement sans des seins !

Monsieur Henri De Betz

La Belgique avait son poète, Eecloo avait son barde. Fort de son unicité, il pontifiait, écrasant les masses de son génie. Hélas ! voilà la face, Castelyn (Joseph) ! Il n'est né un rival ; dieu de la poésie belge, tu vas voir s'asseoir à tes côtés, ô horreur, le dieu de la prose belge, en la personne vivante de Henri De Betz, architecte et membre de la salubrité publique, 60, rue de Molenbeck, à Laeken. Et vous tous, petites grenouilles qui vous enfiez si fort, Kervyn de Lettenhove, Lemonnier, Giraud, Hymans and Co, crevez et disparaissez devant le bœuf superbe : Henri de Betz, architecte, membre (voir plus haut). Les génies mâles attendent dans l'ombre et le silence leur pleine maturité pour apparaître soudain au monde ébloui, dans leur splendeur sereine. Henri De Betz (voir plus haut) s'est révélé par un chef d'œuvre. Cela s'intitule : « Mémoires de Henri De Betz, architecte (comme plus haut) » et cela a 4 pages, titre compris. Ce sont des

conseils à la société ouvrière. Le début est important :

« Depuis un certain temps, nous n'entendons plus parler que de socialisme, anarchisme et d'autres destructeurs ; et à cet effet j'ai pris la liberté que la presse me donne de vous communiquer mes impressions passées, présentes et futures.

Ne sentez-vous pas un frisson vous courir dans les veines devant ces dangers de l'anarchisme ? Mais vous êtes bien vite rassurés ; du moment que le grand Henri De Betz (voir plus haut) s'attache à ces destructeurs, plus rien à craindre : il renversera tout, le bœuf réparait. Jugez donc : la presse lui tendait à genoux cette liberté, et il l'a prise, magnanime, pour nous communiquer ses impressions présentes et passées : mais il consent même à créer pour la presse une destination nouvelle et générale ; celle de communiquer les impressions futures des grands hommes. Au nom de l'humanité tout entière, merci, de Betz Henri, (comme plus haut) merci !!!

L'auteur nous annonce qu'il a trouvé un préventif :

« En quoi me direz-vous consiste cette sauvegarde ! Elle ne consiste tout simplement que dans l'instruction obligatoire donnée au peuple. Rien n'est dangereux comme l'ignorance, dit un auteur, surtout chez un peuple libre.

Je soupçonne violemment M. De Betz, Henri (voir plus haut) d'être l'auteur qui a dit ça. Il ne se cite pas, comme beaucoup de grands hommes et artistes, sa modestie égale son talent.

« Comme nous sommes un des peuples les plus libres de l'Europe, sachons en profiter en propageant le devoir de l'ouvrier envers la société. »

Quelle rigueur de logique ! Puis, je connaissais la propagation des ondes, et la propagation de la Foi, mais celle du devoir de l'ouvrier envers la société, est une trouvaille. Prends un brevet De Betz Henri, (comme plus haut). « Qu'il me soit permis de vous dire que pendant ma carrière d'ouvrier j'ai pu étudier les hommes que j'ai fréquentés et je dis franchement que je n'en ai rencontré que deux sortes : d'abord ceux qui, par leur travail et leurs économies, sont parvenus à se créer une position honorifique, et les autres qui, par leur négligence et paresse, se sont vu refuser ces honneurs. » Oui, estimable De Betz Henri, (comme plus haut) nous t'accordons cette permission, et du fond du cœur, nous te remercions de ta franchise. Seulement, il n'y a que ces deux sortes d'hommes, dans laquelle, ô mon Dieu, nous rangerons l'énorme De Betz Henri, (voir plus haut), nous qui n'avons aucune position honorifique, pas même d'architecte ni de membre de la salubrité publique ? « Ces derniers flairent les autres d'une lieue même à la ronde. S'accrocher à eux, les plumer et quand ils le savent en leur parlant d'amitié, de générosité, et quand c'est fait, ni vu ni connu. Plus d'argent, plus d'amis. » Ceci est un écriin. Je croyais qu'on était plus propre que ça, quand on avait une position honorifique, et qu'on ne chlinguait pas à une lieue à la ronde. Erreur et propreté ! Voilà donc le danger.

Par ce fait, la seule force des gouvernements consiste donc et repose sur l'énergie des lumières qu'ils pourront donner, soit par un tableau tel que le représenté, soit par des brochures lancées dans les ateliers et usines ou par des conférences sur ce sujet. »

Vous voyez la force de déduction : Par ce fait : Et la forme donc ! Quel trait de génie que d'avoir donné une forme juridique à cette conclusion irréfutable. Finances, marine, armée, richesse économique, industrielle, commerciale, peuh ! Ce n'est rien que tout cela ; la force des gouvernements n'est pas là ; elle est dans l'énergie de lumières, les conférences. Venez donc à Liège nous confrencier, cher M. De Betz, Henri. Je vous promets 10,000 auditeurs à la Renommée... et sûr la vôtre. Attention :

« Voilà, Messieurs, pour moi la seule pierre de l'édifice politique et sociale, à soutenir afin d'éviter ces violences lentes et souterraines qu'on cherche aujourd'hui à faire subir à la société moderne. »

Ah ça, Monsieur Henri De Betz (architecte, etc.) je commence à croire que vos mémoires ne sont qu'une petite réclame personnelle. Auriez-vous, par hasard, l'intention de postuler la place d'architecte de cet édifice politique et social qui croule ? Mais croyez-moi, cher Monsieur, avec des matériaux comme vos tableaux, conférences et brochures, et un entrepreneur comme

l'énergie des lumières, vous n'irez pas loin. « Nous savons que toute société a besoin de principes et de règles qu'on doit faire connaître et dont on est tenu d'observer le respect. »

Ceci est profond comme les aphorismes de Prud'homme (Joseph), et clair comme un cours de psychologie.

Suit un tableau navrant des misères de l'ouvrier débauché : « il boit ce qu'il a, et le reste est vendu pour rien. » Vendre pour rien ! merci. De Betz, merci ! Ce n'est plus un homme, c'est une distillerie marchant à sa perte. » Ça n'est pas un malheur, ça, Monsieur De Betz, d'être une distillerie... à moins que vous ne vouliez dire... oh ! Monsieur de Betz ! Cet ouvrier-distillerie (Je n'approfondis pas, puisque M. De Betz l'appelle « un courroux ») quitte femme et enfants il se traîne de ville en ville, devient misérable et alors, une seule perspective monte dans ce cerveau malade : l'aumône, le vol et la destruction, et de là, malheureusement, à l'échafaud. Il me semblait, à moi, bonasse, qu'il y avait là 4 perspectives ; mais comme je n'ai jamais été fort en mathématiques ni en peinture, et que j'ai affaire à un architecte qui fait des tableaux, des brochures et des conférences, je m'incline.

« Il ne faut pas compter sur les secours de la bienfaisance, qui sont souvent achetés au prix de la honte. Que diable cela peut-il signifier ? Et pour que vos enfants ne tombent pas dans l'anarchie, envoyez-les à l'école, car c'est là le premier promoteur de l'atelier. » J'aime bien les colles, mais pas aussi fortes que celle-là. Je vous engage violemment, cher M. De Betz, à joindre désormais à vos brochures, tableaux et conférences, une traduction, un commentaire et un dictionnaire Français De Betz et vice-versa. « Il faut donc que tout gouvernement agisse, à cet égard, sur un vaste horizon, car une chose vraiment remarquable et, pour ainsi dire, providentielle, c'est la solidarité qui existe entre tous les intérêts qu'il s'agit de sauvegarder. C'est notre sublime devise nationale qui le dit elle-même : « l'Union fait la force. » Au secours, à moi, Kant, Laumance, Schelling, et tous les incompréhensibles incompris ! Je me noie !

« Je répète donc pour la seconde fois (et la dernière, ô mon Dieu !) que notre pacte fondamental consiste tout entier sur cette matière, en donnant aux ouvriers qui veulent se placer sous cette bannière honnête, le seul remède efficace de couper le germe de l'anarchie qui parcourt le monde en ce jour. »

Conclusion superbe et convaincante — à part que c'est la première fois que M. De Betz dit cette chose énormément spirituelle ; et qu'il ne vous dit pas quelle est cette matière ni cette honnête bannière, (qui doit être bien grande), je comprends presque.

Mais un germe qui parcourt le monde, je n'ai jamais vu ça ; aussi, outre les dictionnaires et commentaires dont il est question plus haut, veuillez, cher M. de Betz, joindre désormais à vos brochures des planches coloriées. Si vous rattrapez ce chenapan de germe, ne manquez pas de nous l'annoncer.

Et maintenant, après cette belle phrase, qui vient comme une plume au c... d'un porc (Notre-Dame de Paris, p. 375) remerciez M. de Betz qui nous a fait pour quelques instants joyeux. Quand vous accouchez encore, bien-aimé M. de Betz (comme plus haut) ne manquez pas de faire part au *Frondeur* de l'heureux événement.

SOL PLEUREUR.

Renier-Malherbe est pourvu d'un appendice nasal pittoresque et monumental.

— Bah !... lui dit quelqu'un, grand nez n'a jamais gâté joli visage.

— C'est vrai... répond Renier, mais tous les gens qui viennent me voir ont pris l'habitude d'y suspendre leurs chapeaux !

Dialogue de départ.

— Vous allez à Ostende, cet été ?

— Ah ! non... il me faut quelque chose de plus varié.

— Comment ça ?

— Mon cher, je passe l'hiver avec une femme tellement plate qu'il me faut des montagnes pendant l'été pour me refaire !

Vénus pour s'amuser

L'HUMEUR DE DOGUE.

(M. et Madame Duflost sont installés aux premières de face.)

MADAME. — Pour une pauvre fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, M. Duflost, que vous ayez en si peu de souci de mon bien-être. Un mari galant se fut assuré des places plus confortables ; mais il paraît que vous vous êtes dit : C'est assez bon pour elle !

MONSIEUR, (étonné) — Mais, chère amie, nous sommes aux premières de face ; chaque fauteuil me revient à huit francs, et je cherche vraiment où j'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles ; car je

ne puis croire que tu fasses allusion à la loge de l'Empereur.

MADAME (froissée). — Comment ! vous ne pouvez croire que je fasse allusion à la loge de l'Empereur ? — A votre avis, j'y ferais donc tâche ? — Ah ! je ne vous remercie pas de m'avoir amené au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

MONSIEUR. — Mais non, mais non, — seulement je répons à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit : combien vos premières places ? On m'a répondu seize francs... que j'ai payés avec empressement ; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

MADAME. — Ainsi vous avez gaspillé seize francs sans même vous être assuré quelles étaient ces places... de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant : « Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette », vous n'auriez eu aucune réclamation à faire.

MONSIEUR. — Oh ! tu vas trop loin ; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire, cela tombe sous le bon sens.

MADAME. — Merci pour ce second compliment ! Avec votre : « cela tombe sous le bon sens », on ne peut pas mieux dire à une femme qu'elle est folle. — On voit que vos seize francs de places vous ont saigné le cœur, vous cherchez à me les faire cruellement payer. — Comme si c'était ma faute parce qu'un autre vous a fourré de pareilles places !

MONSIEUR. — On ne m'a rien fourré du tout ; j'ai moi-même choisi les numéros sur le plan qui se trouvait dans le bureau de location.

MADAME. — Ainsi vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins moelleux.

MONSIEUR. — Mais il n'est pas dans l'usage de demander à tâter les sièges.

MADAME. — Pourquoi pas ? on tâte bien un poulet avant de l'acheter ; il devrait en être de même pour une place.

MONSIEUR. — Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

MADAME. — On exige une lanterne.

MONSIEUR. — Oh !

MADAME. — Quoi ? Oh ! — J'ai l'air de réclamer une montagne ; vous n'allez pas me faire croire que dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. — Mais, vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie, et peu vous importe qu'une pauvre créature dont la loi vous a confié le bonheur et la santé — attrape une courbature sur un siège plus dur que pierre.

MONSIEUR (avec empressement). — Veux-tu que je dise à l'ouvreuse de t'apporter un coussin.

MADAME (avec dégoût). — Pouah ! un coussin qui a servi à tout le monde n'est-ce pas ? — Pendant que vous y êtes, pourquoi ne point aussi lui demander si elle n'aurait pas par hasard un vieux bouquet, bien fané et oublié, qui ait traîné pendant huit jours au fond d'une loge ?

MONSIEUR (galant). — Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréables, je vais m'empressez de...

MADAME. — Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

MONSIEUR. — Pardon, je l'oubliais.

MADAME. — Je n'avais pas attendu cet aveu pour en être persuadée, car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fut empressé d'aller ouvrir la porte.

MONSIEUR. — Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée, il faudrait faire lever tout le monde...

MADAME. — Oui, il vous répugne de déranger des étrangers pour procurer un peu de soulagement à la mère légitime de vos enfants.

MONSIEUR. — Et puis je crois que cela établirait un courant d'air nuisible et que chacun s'empresserait de faire fermer la porte.

MADAME. — Ainsi donc, il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une vermine... peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut ! si on entendait !

MADAME. — Mais oui, je le répète, peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut, chut !

MADAME. — Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs ? je vous le demande.

MONSIEUR. — Je n'en sais rien.

MADAME. — Vous n'avez même pas le bon sens de Toinette, notre cuisinière.

MONSIEUR. — Grand merci !

MADAME. — Dame ! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson ? elle nous l'accorde à la provençale... à l'aile... une odeur chasse l'autre. Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale ?

MADAME. — Je le préférerais, l'ail en tête moins que le patchouli.

MONSIEUR. — Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

MADAME. — Les salons n'en sont que plus à plaindre.

Ah ! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées ; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

MONSIEUR. — Il fait ce que nous devrions faire : il écoute attentivement la pièce !

MADAME. — Avec ça qu'elle est amusante cette pièce ! Je n'en comprends un pas mot.

MONSIEUR. — Si tu écoutes un peu... au lieu de tant parler.

MADAME. — Alors on ne peut donc plus ouvrir la bouche ?

MONSIEUR. Je ne veux pas dire cela... mais il est d'usage, la toile levée, d'écouter les artistes... cela aide beaucoup à comprendre l'intrigue, m'a-t-on dit.

MADAME. — Elle est jolie, votre intrigue ! une comtesse qui reçoit le premier venu... Allons, bon ! les voilà qui se mettent à chanter quand elle le reconduit.

MONSIEUR. — C'est ce qu'on appelle une sortie.

MADAME. — Est-ce qu'il est d'habitude de chanter à la ville chaque fois qu'on passe d'une pièce dans une autre ? Et ils ont dit dans le commencement qu'il y a un notaire à l'étage au-dessous... Eh bien ! en voilà un qui doit avoir une étude bien tranquille, si la comtesse se met à chanter chaque fois qu'elle reconduit un visiteur ! Pour peu que ses domestiques en fassent autant, cela doit bien réjouir le notaire... il a de la patience, le pauvre homme.

MONSIEUR. — Au fond, c'est une pièce bien observée.

MADAME. — Ah ! ouiche ! bien observée ; ils ont partout des portes à deux battants et toutes les fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, ils ouvrent les deux battants. Est-ce que c'est l'habitude d'entrer à la ville à deux battants, hein ? Ils tirent donc les verrous à tous les coups ? Et au moins, s'ils la refermaient, leur porte... mais, non... ils la laissent ouverte derrière eux... elle se referme toute seule.

MONSIEUR. — On suppose qu'il y a de l'autre côté un laquais qui prend ce soin.

MADAME. — Alors il y avait donc un laquais dans la chambre à coucher de la comtesse quand elle y est entrée à deux battants... et elle venait d'annoncer qu'elle allait s'habiller... jolie comtesse merci ! Si c'est ça qu'on appelle les grandes manières du siècle de Louis XIV ; je suis fière de n'être qu'une simple bourgeoise. Et ils vous demandent seize francs pour vous montrer cela !

MONSIEUR. — Tu es sévère.

MADAME. — Pas le moins du monde ; mais, puisque le théâtre est une école de mœurs, je ne veux pas qu'on crie dans la maison d'un notaire, ni qu'une comtesse s'enferme dans sa chambre à coucher avec un laquais. — Allons ! bien, en voilà un qui se met à danser à présent !!!

MONSIEUR. — Tu n'as pas entendu qu'il a dit : « Profitez de l'absence de la comtesse pour répéter le pas que je dois danser ce soir avec elle. » C'est pourquoi il danse.

MADAME. — Et le notaire en dessous ? on n'y pense plus, alors. — Il faut qu'il ait bien peu cher de loyer pour rester dans une maison pareille !

Est-ce qu'il ne va pas monter ?

MONSIEUR. — Tu m'en demandes trop.

MADAME. — Ah ! dieu ! qu'on est mal assis... je suis sûr qu'on était mieux jadis pour aller à l'échafaud. Je ne comprends pas la police qui a tant témoigné d'intérêt pour les yeux qu'on mène à l'abattoir, et qui ne se préoccupe pas le moins du monde des spectateurs de théâtre. Si jamais on voulait faire passer cette banquette à la barrière, un douanier y casserait sa sonde... Tiens, qu'est-ce que c'est que celui-là qui entre chez la comtesse comme dans du beurre ? ?

MONSIEUR. — Il vient de dire qu'il n'a trouvé personne dans l'antichambre pour l'annoncer.

MADAME. — Alors, qui a donc refermé sa porte qu'il avait aussi ouverte à deux battants, puisque le fameux laquais n'y était pas ?... Ah ! voilà une comtesse qui est bien à lui-même quand elle s'habille... Elle aurait tout aussi court d'aller s'habiller dans le passage de l'Opéra... je me demande pourquoi il ne prend pas un nouveau venu l'idée d'entrer dans la chambre à coucher de la comtesse pendant qu'elle est en train de se promener chez elle... il faut espérer qu'elle aura au moins eu la précaution de tirer le verrou...

Ah ! la maison est bien gardée... Pas même un portier... J'aime à croire que le notaire ne conserve pas de fonds chez lui.

MONSIEUR. — Si tu t'arrêtes à des minuties, le théâtre n'est plus possible.

MADAME. — Ah ! vous appelez des minuties de pouvoir entrer chez une dame qui s'habille... du reste, je n'en suis pas étonnée. Pour vous, la décence est chose inconnue... je suis même surprise que vous n'avez pas encore quitté votre place pour aller aussi rôdailier chez la comtesse... Vous cherchez, sans doute, un prétexte en ce moment même ?

MONSIEUR. — Tu es folle.

MADAME. — Voilà plus de dix minutes que je m'attends à vous entendre me dire que vous avez un rendez-vous chez le notaire d'en dessous.

MONSIEUR. — Voyons, observe-toi, on nous regarde ; tu oublies que nous sommes au théâtre.

MADAME. — Ah ! je m'étonnais ce matin de votre incroyable prodigalité d'aller dépenser seize francs pour me procurer un plaisir ; je comprends maintenant votre

triple but de me briser le corps, de m'empoisonner par le patchouli et de me pervertir le moral.

MONSIEUR. — (bas). Je t'en supplie, tais-toi.

MADAME. — Vous vous disiez : « Maintenant qu'ils ont la liberté des théâtres, ils peuvent jouer ce qu'ils veulent et ils gangrèneront l'esprit de ma femme dont ils feront une gourmandine comme cette comtesse qui reçoit des populations entières. »

MONSIEUR. — Je t'en conjure, tais-toi ; on rit de nous.

MADAME. — Je ne resterais pas un instant de plus. Je veux aller immédiatement réclamer nos seize francs. — Ils déduiront un acte, s'il en ont l'audace. — Les théâtres devraient être payés comme les fiacres... à l'heure... On solderait en sortant ce qu'on aurait consommé... on ne serait pas ainsi obligé d'avaler toute la dose pour rentrer dans son argent. (Regardant une dernière fois la scène.) Tiens, ils embrassent tous la comtesse ; quelle horreur !

MONSIEUR. — Mais puisqu'elle retrouve ses cinq frères perdus !

MADAME. — Jamais on ne perd cinq frères d'un seul coup... Elle les appelle ses frères par un reste de pudeur...

MONSIEUR. — Si tu avais bien saisi l'intrigue, tu aurais compris que...

MADAME. — Alors, je ne suis donc qu'une buse ?

MONSIEUR. — Je ne dis pas, mais...

MADAME. — Je n'entendrais pas plus longtemps cette pièce... Je veux sortir.

MONSIEUR. — Attends le baisser du rideau.

MADAME. — Jamais ?

MONSIEUR. — Nous ne pouvons déranger tout le monde.

MADAME. — Si vous refusez de me faire faire place, je piétine sur les genoux du public.

MONSIEUR. — Un peu de patience.

MADAME. — Oh ! les nerfs ! (Elle tombe dans une attaque de nerfs). — Elle est emportée par son mari et un voisin, officieux et inconnu, jusqu'à une voiture.

L'INCONNU, (en quittant Duflost). — Monsieur, si vous aviez besoin de mes bons soins pour votre dame, voici ma carte.

DUFLOST, (lisant). « Bras de fer, dompteur de bêtes féroces. »

EUGÈNE CHAVETTE.

THÉÂTRE-ROYAL DE LIÈGE

Bur. à 8 0/0 h. — Rid. à 8 1/2 h.

Samedi 9 juin 1883.

Une seule Représentation

DONNÉE PAR

M. BARON

Premier comique du théâtre des Variétés, de Paris, avec le concours de M^{me} Dharville, du théâtre du Gymnase ; M^{lle} Marie Leroux, du théâtre du Palais-Royal, de M. Francis, Dumesnil, Noirot, Coste, M^{lles} Mériany, Frédeval, artistes des Variétés ; M. Loret, du théâtre des Nouveautés, Fugère, du théâtre des Menus-Plaisirs, G. Manguet, chef d'orchestre :

Les Trois Épiciers

Vaudeville en trois actes, de MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — M. BARON remplira le rôle de Lapie, qu'il a joué au théâtre des Variétés. — M. Francis jouera le rôle de Letrice. M. Lauret celui de Bardou. M. Dumesnil celui de Bichu. M. Fugère, celui d'Athanase. M^{me} Dharville jouera le rôle de M^{me} Lapie. M^{lle} Mériany jouera Madame Letrice. M^{lle} Marie Leroux jouera M^{me} Bardou. M^{lle} Frédeval celui de la Rose.

Costumes du théâtre des Variétés

C'EST POUR CE SOIR

A-propos en un acte, de M. William Busnach. — M. BARON remplira le rôle de Tricoche. M. Lauret, Mitoulet. M. Dumesnil, Archibald. — M^{lle} Marie Leroux, Héloïse. — M^{lle} Mériany, Véronique.

INTERMÈDE

Le Mariage de P. L. M.

Comédie en 1 acte, de MM. Carré-Labrousse.

Morissot, M. Dumesnil. — Léonor, M^{lle} Mériany.

Prix ordinaires des Places.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction : ISIDORE RUTH

Bureau à 6 3/4 h. — Rideau à 7 1/2 h.

DIMANCHE 10 JUIN 1883

Grande Soirée d'Été

CONCERT

Organisé par le Cercle dramatique et philanthropique

LA JEUNE LIBRE

Avec le bienveillant concours de M^{me} JOACHIMS-MASSART, médaille d'amateur au grand concours de Bruxelles.

L'AFFAIRE DE LA RUE DE LOURCINE

Comédie-vaudeville en un acte

INTERMÈDE

ON CAUP D'HERNA

Comédie-vaudeville en un acte

A 10 HEURES

BAL à grand orchestre

Illumination des Jardins

PRIX DES PLACES : Places réservées (prises à l'avance), fr. 1-30. — Pourtour et galeries, 1 fr.—1d. (au contrôle), fr. 2-00. — 1d fr. 1-10. — Pour le bal : Prix unique, 1 franc.

Liège — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

A PROPOS DES NOUVEAUX IMPOTS.



— Qui bœured-je don mi !...
 — Buvez du vin mon ami... c'est très sain.

PROJETS D'IMPOTS



SUR LES BALCONS

SUR LES BÂTIMENTS
 DE DERRIERE

SUR LES CHAPEAUX
 DE PASSANT
 1/2 25...

— Au prix où en est le tabac je n'ai plus qu'à retirer ma chique... Malheur!!
 Il n'y aura plus que l'aristocratie qui pourra chiquer!!!

Sur les trognes

Sur les poissons... de luxe... de la haute...
 et de la basse.

Les heureux du jour — les seuls qui pourront fumer sans payer le nouvel impôt.